

#ColloqueLIADÉ : A propos du Camp des saints, par Christopher Gérard

Date : 19 avril 2016



Intervention de l'écrivain Christopher Gérard, lors du colloque « Face à l'assaut migratoire, le réveil de la conscience européenne ».

Lors de notre entretien chez lui, évoquant son roman, Jean Raspail me fait cet étonnant aveu : « à la fin du roman, je n'avais pas la même gueule qu'en l'ayant commencé ». Il précise que, l'introspection n'étant pas son fort, il ne pense pas ses romans et ne cache pas sa surprise quand un lecteur lui fait un cours sur telle ou telle page. Il refuse de « parler faux » et préfère dire qu'il ne pense pas. Point à la ligne.

Pour ce livre qui nous occupe, le souvenir de la débâcle de 40, vue d'une bicyclette, et celui de mai 68 (« un torrent d'inepties ») ont joué leur rôle, car le vrai thème, que n'ont peut-être pas perçu ceux qui le taxent de monstre, c'est bien sûr la décadence. Cette dégringolade sans fin, que Raspail date de 14-18 au moins : « l'esprit se pourrit et le cœur se dévoie ». Ce mot – décadence – prononcé, qu'ajouter ? Nous vidons notre verre en tenant divers propos, disons étrangers à l'étouffant *mainstream*. Même la mort (et non le martyr) des moines de Tibérine, qui l'a ému aux larmes, suscite des réflexions lucides sur notre affaissement. La source ? J'ai bien mon idée, qu'il n'est nul besoin de lui souffler. Il me suffit de citer le cardinal Daniélou :

« L'Évangile, hors de l'Église, est un poison » et de lui rappeler, non sans un soupçon de malice, qu'un des personnages du roman se définit de la sorte : « Je ne suis pas chrétien, je suis catholique. Je tiens à cette nuance essentielle ». L'auteur aussi, résolument. (...)

Revenons au *Camp des saints*, écrit d'une traite à la suite d'une sorte de vision qu'a eue l'écrivain en se demandant « et s'ils arrivaient ? » Qui pouvait alors prévoir Lampedusa ? Mais en fait, comme Raspail me l'a confirmé, le thème du roman est moins l'irruption d'un million de miséreux venus du Gange que la liquéfaction de l'homme blanc devant l'épreuve de force. Son abject renoncement à être et durer, en vingt-quatre heures décrites minute par minute avec un talent de tragédien. La félonie de certains, « les touilleurs en chef des soupes empoisonnées », pleureuses professionnelles, masochistes hallucinés et autres émasculés de l'instinct (« je ferai un enfant à la première qui s'offrira, un enfant sombre, après quoi je ne me reconnaîtrai plus dans personne » affirme l'un des félons mis en scène, et qui finit comme il le mérite).

Voir dans *Le Camp des saints* un livre « raciste » relève d'une monumentale mauvaise foi, car il s'agit de la plus sévère condamnation du masochisme occidental. En ce sens, le conte philosophique qu'est *Le Camp des saints* me paraît le pendant actuel du *Neveu de Rameau*. Tout comme ce dernier, il annonce un changement de civilisation – ce que d'aucuns ne lui pardonneront jamais. Quoique le conteur Raspail ne puisse être comparé au styliste Diderot, son livre comptera parmi les textes emblématiques de notre modernité finissante. Du reste, qui a vraiment lu les autres livres de Raspail, récits et romans confondus, sait qu'il défend depuis toujours la chatoyante diversité du monde contre toutes les mises au pas : Peaux-Rouges ou Patagons, tous les peuples minoritaires, toutes les castes, ont droit à une tendresse qui, si elle ne se proclame pas avec fracas, n'en est pas moins sincère. Raspail se révèle bien le descendant direct de Segalen, cet officier de marine que le lent génocide des Maoris rendit fou de douleur. Lu avec probité, son roman, loin de susciter la haine raciale, nous tend un miroir. Et le spectacle de l'Européen bourrelé de remords, honteux de son histoire, n'a rien de ragoûtant. La haine de soi, oui, grimée en Amour de l'Autre. En ce sens, et pour revenir à la sentence du Cardinal Daniélou, *Le Camp des saints* illustre avec une précision clinique les ravages causés par des idées chrétiennes devenues folles.

Dans sa courageuse préface intitulée *Big Other*, l'écrivain met les points sur les i tout en faisant la nique à ces lois liberticides, dites « mémorielles », qui interdiraient aujourd'hui une première publication du roman. Au reste, et Raspail est le premier à l'admettre, les progrès de l'autocensure sont tels que lui-même ne le réécrirait plus dans les mêmes termes...

La négation dogmatique des réalités ethniques et culturelles, l'obsédant mantra en faveur d'un métissage rédempteur (le métis ayant pour certains pris la place du prolétaire), l'anesthésie programmée de notre système immunitaire par, notamment, la démolition pierre par pierre de l'école comme des autres services publics, cadennassent notre parole, et même notre imaginaire. Avec ce conte philosophique, Jean Raspail lance avec panache un terrifiant défi : désirons-nous *vraiment* demeurer, et je citerai le grand « raciste » qu'était Charles de Gaulle, « un peuple européen de race blanche, de culture grecque et latine et de religion chrétienne » ?

Christopher Gérard

Extrait de [Quolibets. Journal de lecture, L'Age d'Homme.](#)